

«Seule de l'honnêteté nous permettra de sortir de la crise»

LE MATIN DIMANCHE DU 7 août 2011

CRISE Depuis la chute de Lehman Brothers, le manque de confiance grippe le fonctionnement de l'économie. Pour la restaurer, il faudrait notamment admettre la réalité des problèmes, selon Paul Seabright, professeur d'économie à l'Université de Toulouse.

Vous décrivez dans votre ouvrage* comment la confiance sous-tend désormais notre vie en société, elle est le ciment social invisible, ce qui fait que nous pouvons confier à des inconnus nos emplois, notre épargne, notre vie, alors que nos ancêtres ne faisaient confiance qu'à leur clan. Est-elle vraiment le fruit de notre évolution?

Evoquer la confiance aujourd'hui, dans le contexte de crise, revient en fait à se positionner face à l'avenir. Or, retournons aux composants de la confiance sociale, soit cet ensemble de petits facteurs qui déterminent la volonté de s'engager à de nombreuses reprises au quotidien dans des échanges économiques. Un exemple: j'ai faim, je vais acheter du pain chez le boulanger. Qu'est-ce qui le pousse à échanger une partie de sa production contre un billet de 5 euros? Il sait qu'il ne pourra pas manger ce bout de papier, ni s'habiller avec. La seule chose qu'il peut faire, c'est l'échanger contre un autre bien ou service. Cette démarche ne pourrait avoir lieu sans une vaste structure d'institutions – que ce soit la monnaie, le crédit, la justice, etc. – et la confiance qu'on a en elles. Cette confiance est le fruit d'une évolution,

oui. Elle implique l'utilisation à des fins modernes de certains talents psychologiques qui avaient évolué pour toute autre chose.

Qui dit confiance, dit potentielle rupture de confiance, souvent causée, dites-vous, non pas par l'irrationalité mais par des constructions bancales...

Prenons l'exemple des Etats-Unis. Il était faux de croire que l'accord de lundi sur le déplafonnement de la dette résoudrait la situation. Notamment car nul ne croyait que le pays allait faire défaut. Le retour de confiance fut donc de courte durée. En fait, cet accord est insuffisant pour restaurer la dynamique de croissance aux Etats-Unis qui reste le fond du problème. Pire, cette obsession n'a fait que saper davantage la confiance. En Europe, les uns et les autres ne font que se rejeter la responsabilité de la situation. En fait, toutes les institutions en qui nous avons confiance ces dernières années ont démontré des faiblesses inquiétantes.

Le mouvement est-il réversible?

Oui. Mais cela demande du courage. Lorsque l'euro a été fondé, on s'est notamment félicité du fait que désormais les Etats membres de la zone euro pouvaient émettre des titres libellés en euros et que ces dettes avaient la même valeur. On aurait dû se douter qu'il existait des différences de solvabilité entre les émetteurs souverains. La Grèce n'est pas l'Allemagne. Et les banques ont acheté ces titres. Elles se sont engagées envers les Etats grec, portugais, etc. encouragées par les mêmes hommes qui avaient mis en place le système. Il existait une sorte



PAUL SEABRIGHT

Professeur d'économie à l'Université de Toulouse.

d'accord tacite qui voulait que si tout le monde avait confiance dans la zone euro tout irait bien. Ce qui fut en partie vrai en période de croissance. Or la capacité de rembourser de certains Etats a été remise en question au premier choc. Il aurait fallu tout de suite renégocier à la baisse le montant total de la dette grecque, sachant que le pays n'honorait jamais l'entier de son dû. Mais cela signifiait fragiliser le bilan de certaines institutions financières. Et les hommes politiques avaient assuré à leurs électeurs que le problème des

« Un pessimisme radical est aujourd'hui aussi mal fondé que l'optimisme démesuré dont nous avons fait preuve pendant la période précédente »

banques était résolu. Personne n'a voulu accepter le fait que le problème de la dette souveraine n'est que la face B de la crise financière. L'enjeu n'est pas l'euro, mais le système bancaire. Il fallait avoir le courage de le dire, de dire que le mal était plus profond et ne pas claironner à chaque épisode que tout était résolu.

La régulation est-elle une solution?

Réfléchir à la complexité en matière de régulation bancaire est important pour empêcher de futures crises. Cela dit, il faut être clair sur les contraintes qui pèsent sur la capacité de l'Etat à tout contrôler. Les systèmes de régulation ne doivent prétendre à l'omniscience. Dans l'immédiat, pour sortir de cette crise, disons clairement que l'euro n'est pas menacé si nous acceptons que certains des titres souverains libellés en euros ne sont pas à 100% fiables. Arrêtons aussi de hurler sur les agences de notation. Ne les décrédibilisons pas davantage. Nous en avons besoin pour nous expliquer les dangers de la dette souveraine alors que les autorités nous

vendent de la fausse confiance. A l'avenir celui qui prête à un Etat devra être tout aussi attentif que celui qui prête à une entreprise. Seule cette honnêteté nous permettra de sortir de la crise.

Pour revenir à votre analyse de la confiance, il s'agit donc de retrouver l'équilibre fragile entre les opportunistes et les personnes qui coopèrent au sein de cette société...

L'altruisme existe partout, ce qui ne veut pas dire que tout le monde a le sens du devoir envers la collectivité. Idem pour l'égoïsme. Dire que la crise a été causée par l'égoïsme de certains, c'est comme dire que la gravité est à l'origine d'un accident d'avion. Nous devons chercher la cause de la crise dans les conditions particulières présentes à ce moment-là. Une des explications réside paradoxalement dans le fait que le système financier fonctionnait trop bien. Nous étions sur pilote automatique et avons oublié les règles prudentielles de base. Par exemple: ne pas prêter son argent au premier beau parleur qui passe ou analyser le fondement des dépenses de certains Etats avant d'en acheter la dette... Seule cette honnêteté nous permettra de sortir de la crise.

La confiance est-elle toujours ce ciment invisible de notre société?

Oui et je suis heureux qu'on conclue sur une constatation un peu plus positive! En fait, un pessimisme radical est aujourd'hui aussi mal fondé que l'optimisme démesuré dont nous avons fait preuve pendant la période précédente.

* Paul Seabright, «La société des inconnus, Histoire naturelle de la collectivité humaine.», Ed. Markus Haller, Genève, 2011.

